

Le feuilleton : les bruits qui courent : [suite]

Autor(en): **Amiguet, P. [i.e. F.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 1

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222353>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

AU FEU !

AR une nuit du mois d'août, les habitants de la bonne ville de Moudon furent mis en émoi : de gigantesques flammes illuminaient la région et détruisaient l'hôtel du Cerf. Il ne nous appartient plus de rechercher les causes de cet incendie ; le Cerf est détruit... paix à ses cendres !

Mais un voisin de l'hôtel, intéressante personnalité moudonnaise, nous a laissé une partie de ses impressions sur cet événement par le mémoire que voici :

Bordereau d'une partie des effets qu'on nous a volé la nuit que le Cerf a brûlé en 1800 :
6 cuillères neuves d'argent, à café, appartenant à mon fils Charles, étrennes de son parrain Louis Réal de Chapelles, déposées à la cave.

1 grande poche à soupe d'étain, même dépôt.
1 cuillère de fin argent des Indes pour servir les ragouts, ayant des armes de famille.

7 cuillères d'argent pour manger la soupe, des pincettes d'argent pour le sucre.

1 cuillère de fin argent des Indes pour le sucre.
1 cuillère et une fourchette d'argent appartenant à Marianne.

1 cuillère d'argent petite et percée pour les fruits.
toute cela déposé à la cave.

100 bouteilles de vin de 1795.

Effets volés dans nos chambres :

1 paire de boucles d'argent pour souliers ayant mon nom parfaitement gravé.

1 autre paire de boucle d'argent pour souliers longues et peu larges, ayant des reliefs, en forme de chaînettes.

1 montre simple en or, cizelé en émail bleu, et ayant un trophée de guerre.

1 boîte à thé d'argent.

Pour peu que les autres voisins aient pu en dire autant, il faut reconnaître que l'incendie du Cerf ne fut pas une perte pour tout le monde. C'est égal, cela donne une curieuse idée de la mentalité des pompiers du bon vieux temps, car cela se passait en 1800, il faut bien le dire ! De nos jours... c'est autre chose !

Jacques Desbioles.

Charité. — Maboulin a des imperfections, mais il a une qualité, il est plein de cœur.

L'autre soir, en rentrant chez lui, il rencontre un aveugle qui cheminait battant le mur de sa canne.

— Pauvre homme, dit-il, tenez, voilà pour rentrer chez vous.

Et il lui met dans la main une boîte d'allumettes.



LES BRUITS QUI COURENT

— C'est que...
— Quoi ? Tu n'es pas libre ?

Mermet grémela, ironique et bourrant sa pipe.

— Un rendez-vous d'affaires, peut-être.

— Tais-toi capitaine, ordonna le syndic. Ne le taquine pas inutilement. Donc, à demain matin.

Divorée, c'est convenu.

Ce disant David Vaudroz reconnaissait la monnaie alignée sur la table.

— Exact, Louise, merci et sans rancune.

— Oh ! monsieur le syndic, pouvez-vous penser ? C'est moi qui me suis mal exprimée... Voilà tout.

— Soit. N'en parlons plus. Bonsoir tout le monde.

Dehors, il neigeait un peu ; une neige fine, piquante comme du grésil. Et le vent soufflait en rafales.

— Ça pourrait bien s'engranger, fit David Vaudroz en regardant le ciel.

— C'est la saison. Un hiver qui se fait c'est bel et bon.

— Pour ceux qui ont assez de bois et d'habits, murmura Divorée.

Marianne Divorée.

Personne ne lui répondit. Mermet ayant relevé le col de son manteau, courait déjà sur la neige fraîche, et, même, de temps en temps, esquissait une glissade. Le syndic, en sens inverse, marchait vers son logis. Divorée se vit seul. Il maugréa de nouveau contre les heureux, les riches, les repus qui se soucient peu des pauvres diables. Puis, tout petit, tout mince, sous la bourrasque, il courut, lui aussi, mais sans joie, vers la maison où, toujours geignante et g ondante, l'attendait madame Olympe.

CHAPITRE III

On juge les gens sur leur habit. C'est un sûr moyen de mal juger, mais, pour abolir cette coutume, il faudrait réformer l'entendement humain. On juge aussi les gens, et plus encore sur leur mobilier. Aussi dans une petite ville, l'emménagement d'un nouveau venu produit-il toujours un peu d'effervescence chez les voisins. Le nombre des caisses, la solidité apparente et le luxe des objets permettent aux curieux — du moins le croient-ils — d'établir un diagnostic financier et de déterminer, sur le tableau des classifications sociales, l'exacte situation de l'arrivant. Les gens de Châteauevieux, les habitants de la rue du Vieux-Bourg, n'y manquèrent pas lorsque le charretier Knüti amena devant la « maison d'en face » le fourgon rempli de meubles qui précédaient de quelques jours Mme Charlon. Le bruit d'une misère noire avait couru les cotterds et s'était peu à peu mué en certitude. A la fruitière, au marché, au four banal on avait annoncé que Laure revenait au pays sans sou ni maille, et les lessiveuses, autour de diverses fontaines de la ville confirmaient cette nouvelle. Dans ces circonstances, le fourgon de Knüti prenait aux yeux des bavardes une apparence de mystère qui provoqua maintes hypothèses. On avait dû se tromper. Une pauvre femme ne pouvait avoir besoin d'un pareil véhicule ? Et si le mobilier remplissait une telle voiture, c'est que Mme Charlon n'était pas « à la pitié du monde » ainsi qu'on le prétendait. Les meubles débballés surprirent encore davantage. Sans être de grand luxe, ils « se présentaient bien » — selon l'expression du tailleur Landsmann. — Tante Pousaz, la matelassière, qui passa par hasard et palpa la literie et les fauteuils, renchérit encore :

— Ah ! ma fi, voilà du bon butin ! Pas une brique de crin végétal.

Et comme il y avait une armoire à glace à trois panneaux — la première de ce genre que l'on vit à Châteauevieux — une légende s'éleva aussitôt relative au luxe éblouissant du mobilier Charlon. Sans doute, les lessiveuses s'étaient trompées. Laure ne revenait pas sans sou ni maille. Au contraire. Peut-être, même, avait-elle quelques petites rentes ? On vit bien, parmi les chaises et les tables, deux mannequins pour couturière et deux machines à coudre, mais ces objets ne suscitèrent pas, chez les curieux, l'idée d'un travail régulier, d'un travail pour vivre. En revanche, Mme Tauxe, dont la physionomie pincée apparut plus de vingt fois sur le seuil de la pinte et qui s'intéressait infiniment au déballage, branlait la tête, d'un air entendu et murmurait des : « Ça ne m'étonne pas » et des « On me l'avait bien dit » fort sentencieux, jusqu'au moment où la Jeanne au syndic qui regardait, elle aussi, en passant, interpella l'aubergiste :

— Qu'est-ce qui ne t'étonne pas ? Qu'est-ce qu'on t'a tant dit ?

Surprise, Madame Tauxe élua de répondre, ne voulant pas critiquer la nouvelle locataire devant la servante du syndic.

— Oh ! ce n'est rien, ce n'est rien, fit-elle avec un petit air entendu. Une idée, voilà tout.

— Alors, si ce n'est rien, pas la peine d'en parler, répliqua Jeanne.

Et elle s'en alla furieuse, maugréant contre les « mina-mor qui se mêlent toujours de la poussière des autres avant de balayer devant leur porte ». Mme Tauxe ne releva pas l'allusion, seulement, lorsque Jeanne se fut éloignée assez pour ne pas entendre, la pintièr, s'adres-

sant à deux ou trois femmes qui tricotaient en groupe sur le trottoir, motiva son opinion.

— Pour quant à moi, dit-elle, je ne suis pas étonnée si Laure Pache revient sans le sou. C'est beau de faire la dame, mais encore faut-il en avoir les moyens.

Et, pour appuyer son dire, elle conclut, en patois et montrant les meubles alignés sur la rue :

Lo train medze lo bin !

Dans le quartier on attendait donc, avec une certaine impatience l'arrivée de Mme Laure ; mais les curieux en furent pour leur vigilance.

(A suivre.)

¹ Le train mange le bien.

P. Amiguet.

Un dragon de vertu. — Basquet et Perroné, tous deux de Marseille, renchérissement sur la vertu de leurs femmes.

— Je suis sûr, s'écrie le premier, que madame Basquet n'a jamais aimé d'autre homme que moi.

Et Perroné imperturbable :

— Bien mieux, mon bon ! je suis sûr que ma femme n'a jamais aimé aucun homme, pas même moi !

Théâtre Bel-Air, Lausanne. — Les dernières de « La Terre se défend ». — Le succès a été tel pendant les fêtes du Nouvel-An, on a tellement ri et applaudi, bissé et ovationné les acteurs, que le « Théâtre Vaudois » a décidé de donner quatre dernières représentations du succès sans précédent : « La Terre se défend », comédie villageoise en 4 actes de M. Marius Chamot, avec soli et chœurs. Ces représentations auront lieu au Théâtre Bel-Air : vendredi 4, samedi 5 et dimanche à 14 h. 30. Ce spectacle sain, patriotique, moral et très comique mérite d'être vu par tous, il est impossible de rire davantage ! Personne ne voudra manquer cette bonne aubaine ! La location est ouverte au Magasin Hippotabacs, Grad-Pont (Téléphone 22.290).

George O'Brien au Théâtre Lumen. — Au nouveau programme, de cette semaine de l'établissement du Grand-Pont, signalons un nouveau, exclusivité, qui vient de remporter un immense succès dans les principales capitales d'Europe : « Prince sans amour » merveilleux film artistique et dramatique. Au même programme « Le gilet enchanté ! » comédie comique et « Au pays des Incas » excellent documentaire. Tous les jours, matinée à 15 h. soirée à 20 h. 30 ; dimanche 6 janvier : 2 matinées à 14 h. 30 et 16 h. 30.

Dolores Costello au Royal Biograph. — « Le Maître de l'enfer » ou « Les derniers jours de San-Francisco » splendide film dramatique. L'intrigue du « Maître de l'enfer » est tour à tour sentimentale et terrifiante. Au même programme, Narcisse, l'employé de cinéma, comédie comique et le « Paramount Journal » avec ses actualités mondiales. Tous les jours, matinée à 15 h. soirée à 20 h. 30, dimanche 6 janvier : 2 matinées à 14 h. 30 et 16 h. 30.

Pour la rédaction :

J. BRON, édité.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits

Ed. ESTOPPEY

Grand-Chêne, 1 Lausanne

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,

un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.